

## Introduction

Laurent DOUZOU et Mercedes YUSTA

Du milieu des années 1930 à la fin des années 1940, dans tous les pays européens du pourtour méditerranéen, des femmes et des hommes se sont engagé-e-s, selon des temporalités et des modalités différentes, dans des mouvements de résistance antifasciste, que ce soit contre le régime en place ou contre une armée d'occupation, au premier chef l'armée allemande. Ces événements ont été étudiés de longue date selon des interrogations dictées, comme on pouvait s'y attendre, par l'air du temps. Dès le temps de la lutte<sup>1</sup> et à la sortie de cette phase de longues et intenses convulsions, la question de la place et du rôle des femmes a été soulevée, souvent par les acteurs et les actrices eux-mêmes<sup>2</sup>. Elle a plus encore retenu l'attention de la recherche scientifique à dater des années 1970, quand les revendications féministes ont fait irruption dans le monde intellectuel et sur l'avant-scène publique. En revanche, les questions liées à la catégorie de genre n'ont été prises en compte que tout récemment et de façon inégale en fonction de l'aire géographique<sup>3</sup>. Ce champ d'investigation relève davantage encore actuellement d'un chantier en pleine ébullition que d'un jardin à la française. C'est sur ce chantier que les artisans de cet ouvrage ont travaillé ensemble dans une perspective transnationale qui en modifie les caractéristiques et la perception.

Les contributions réunies ici ont pris pour hypothèse de départ que le genre – sommairement défini comme l'assignation de rôles et de fonctions sociales aux individus en fonction de leur sexe biologique et de la hiérarchisation entre les hommes et les femmes qui en découle – a été un élément central dans les représentations, les modalités d'engagement, les discours,

1. En France, par exemple, grâce à la diffusion de tracts, le parti communiste a érigé Danielle Casanova, morte à Auschwitz en mai 1943, en véritable icône de la Résistance. Quant à Berty Albrecht, morte à Fresnes en mai 1943 également, elle fut célébrée par Henri Frenay sur les ondes de la BBC et reçut la croix de la Libération à titre posthume en août 1943.
2. Voir par exemple la description des tâches accomplies par les femmes dans la Résistance faite par Andrée Marie en 1944 dans la revue *French Women Today*, éditée par le service français de presse à New York : Andrée MARIE, « Women-partisans », *French Women Today*, 1944, p. 10-12.
3. Ainsi, les résistances française et italienne ont reçu une attention bien plus poussée du point de vue de l'histoire des femmes et du genre que les autres aires géographiques abordées dans ce livre.

les expériences, les pratiques qui ont modelé ces résistances. Au-delà de cette hypothèse, en prenant pour terrain d'étude une vaste zone géographique présentant bien des traits communs, il s'est agi de vérifier si cette approche de genre pouvait permettre de discerner des logiques à la fois comparatistes et transnationales dans l'examen de ces différents mouvements de résistance.

Les auteur·e·s sollicité·e·s, spécialistes de pays et de champs différents, venu·e·s de tous les horizons, ont mis en évidence le fait qu'il y avait des traits identiques, au-delà des frontières nationales, dans la façon dont les femmes et les hommes s'engageaient dans ces mouvements de résistance, la signification donnée à cet engagement, les représentations que les sociétés se faisaient des résistantes et des résistants, la répression qu'ils et elles avaient subie ou leur retour à la vie « normale ». Ce n'est pas le moindre apport des analyses que nous présentons ici que de montrer, exemples variés et précis à l'appui, que les résistances à l'œuvre, dans des conditions variables, ont effectivement été traversées et modelées par la différence des sexes et qu'en même temps, dans leur commune condition de société clandestine, elles ont mis en place une organisation symbolique et pratique de cette différence des sexes qui était propre à la cité souterraine qu'elles édifiaient.

Bien qu'elles aient longtemps été perçues et présentées comme un phénomène fondamentalement sinon exclusivement masculin, notamment pour ce qui avait trait à la lutte armée, c'est un fait que les résistances antifascistes ont concerné un nombre considérable de femmes. Pour dire mieux les choses encore, ces résistances auraient été purement et simplement inconcevables et impossibles si les femmes n'avaient pas efficacement et durablement contribué à les façonner. Et cela est d'autant plus remarquable que, dans la plupart des pays concernés par ces résistances, les femmes occupaient une position qui les excluait du champ du politique ; comme le rappelait Rita Thalmann pour le cas de la France, « leur statut juridique, politique et social en faisait des marginales de la vie publique ». Par ailleurs, en général elles étaient à l'écart de réseaux de socialisation qui auraient pu les préparer à un combat de cette nature (réseaux politiques, sport, service militaire). Enfin, dans les sociétés méditerranéennes abordées dans ce livre, l'image traditionnelle de la femme épouse et mère, étroitement liée aux obligations du foyer, supposait un frein dont il leur a fallu s'affranchir pour s'engager dans un mouvement de lutte clandestine<sup>4</sup>.

En même temps, l'engagement des femmes dans la résistance dans les différents pays scrutés dans cet ouvrage ne constitue en rien une réalité qui n'aurait été découverte que depuis peu, même si sa reconnaissance a toujours été problématique. Les hommes qui ont rédigé leurs souvenirs de Résistance n'ont jamais manqué de rendre hommage aux femmes qui les

4. Rita THALMANN, « L'oubli des femmes dans l'historiographie de la Résistance », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 1, 1995, mis en ligne le 1<sup>er</sup> janvier 2005, consulté le 18 août 2017 [<http://clio.revues.org/513>].

avaient accompagnés dans leur action clandestine – tout en soulignant, la plupart du temps, leur place à la fois exceptionnelle et subordonnée. Des femmes résistantes ont, elles aussi, publié des textes autobiographiques, même si la chronologie de ces publications est plus tardive. En France, les grandes figures de la Résistance que furent Marie-Madeleine Fourcade et Lucie Aubrac ont attendu, respectivement, 1968 et 1984 pour publier leurs mémoires<sup>5</sup>. Dans le cas italien, les historiennes Anna Maria Bruzzone et Rachele Farina parlaient au milieu des années 1970, pour présenter un recueil de témoignages de partisans piémontaises, de « *Resistenza taciuta*<sup>6</sup> ». Ce silence relatif s'explique par des raisons complexes, que les contributions réunies ici tenteront d'analyser : la perception généralisée de la résistance – assimilée à la guerre dans son acception la plus classique – comme une « affaire d'hommes », la prééminence donnée au combat armé – où les femmes sont minoritaires –, la représentation des tâches accomplies par les femmes comme « subordonnées » ou moins importantes que celles menées par des hommes, la sous-évaluation par les résistantes elles-mêmes de leur propre parcours et la tendance à ne pas mettre en avant leur activité clandestine.

Or, à partir notamment des années 1980 et de l'essor des *Women's Studies* l'engagement des femmes a été l'objet de travaux à la fois nombreux et riches. En ce qui concerne la France, Rita Thalmann, Paula Schwartz, Dominique Veillon, Christine Levisse-Touzé, Claire Andrieu et, plus récemment, Catherine Lacour-Astol ont analysé le rôle spécifique joué par les femmes dans la résistance, ainsi que la reconnaissance tardive, partielle et problématique de ce rôle<sup>7</sup>. En Italie, Anna Bravo, Anna Maria Bruzzone, Marina Addis Saba ou Dianella Gagliani, entre autres, ont développé des approches de même nature<sup>8</sup> tout comme Lydia Sklevicky, Barbara Jancar

5. Marie-Madeleine FOURCADE, *L'arche de Noë*, Paris, Plon, 1968, et Lucie AUBRAC, *Ils partiront dans l'ivresse*, Paris, Seuil, 1984.

6. Anna Maria BRUZZONE et Rachele FARINA, *La Resistenza taciuta. Dodici vite di partigiane piemontesi*, Milan, La Pietra, 1976. Voir à ce propos la contribution d'Antonio Bechelloni dans ce même volume.

7. Un des premiers ouvrages entièrement consacrés à la résistance des femmes en France est celui d'Ania FRANCOIS, *Il était des femmes dans la Résistance*, Paris, Stock, 1978. En 1995, le premier numéro de la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire* fut consacré à « Résistances et Libérations. France 1939-1945 », dossier dirigé par Françoise THÉBAUD avec des articles de Rita Thalmann, Hélène Chaubin, Marie-France Brive, Hanna Diamond, Paula Schwartz, Fabrice Virgili, Claire Duchon, Françoise Leclerc et Michèle Weindling et William Guéraiche. Voir aussi Paula SCHWARTZ, « *Partisanes and Gender Politics in Vichy France* », *French Historical Studies*, vol. 16, n° 1, 1989, p. 126-151 et « Redefining Resistance: women's activism in wartime France », in *Behind the lines: Gender and the two world wars*, 1987, p. 141-53; Luc CAPDEVILA, « La mobilisation des femmes dans la France combattante (1940-1945) », *Clio*, n° 12, 2000, p. 57-80; Dominique VEILLON, « Les femmes dans la guerre : anonymes et résistantes », 1939-1945 : *Combats de femmes*, Éditions Autrement, 2001, p. 64-81; Mechtild GILZMER, Christine LEVISSÉ-TOUZÉ et Stefan MARTENS (dir.), *Les femmes dans la Résistance en France*, Paris, Tallandier, 2003; Claire ANDRIEU, « Les résistantes, perspectives de recherche », *Le Mouvement social*, n° 180, 1997, p. 69-96; Catherine LACOUR-ASTOL, *Le genre de la Résistance. La Résistance féminine dans le nord de la France*, Paris, Presses de Sciences Po, 2015.

8. Anna BRAVO et Anna-Maria BRUZZONE, *In guerra senza armi. Storia di donne 1940-1945*, Rome/Bari, Laterza, 1995; Marina ADDIS SABA, *Partigiane: le donne della Resistenza*, Ugo Mursia Editore, 2007;

ou Natascha Vittorelli en Yougoslavie<sup>9</sup>. En Espagne, les publications de Mary Nash et de Lisa Lines ont porté sur les *milicianas* pendant la guerre civile tandis que Claudia Cabrero Blanco, Odette Martinez ou Mercedes Yusta ont cherché à mettre en lumière le rôle joué par les femmes dans la résistance armée après 1939<sup>10</sup>. Pour la Grèce, enfin, Tasoula Vervenioti, Janet Hart ou Margaret Poulos ont proposé des analyses arrachant les femmes à l'oubli qui avait enseveli leurs contributions à la résistance et à la guerre civile qui s'ensuivit<sup>11</sup>. Au demeurant, dès 1989, le travail d'Ingrid Strobl voulait offrir une vue d'ensemble de la participation des femmes à la résistance armée contre le fascisme et l'occupation nazie en Europe<sup>12</sup>. Ces recherches ont fait ressortir toute une série de spécificités de l'engagement féminin dans la Résistance, tout comme le fait que la lutte des femmes contre le fascisme et le nazisme a toujours impliqué un combat sur deux fronts, dans la mesure où les idéologies fasciste et nazie étaient profondément empreintes de misogynie et comportaient une organisation de la différence des sexes qui cantonnait les femmes dans une position d'infériorité et soumission. L'ouvrage que voici est né de la conviction que ces travaux importants pouvaient être prolongés et approfondis par une approche de genre plus large, prenant en compte le fait que cette résistance des femmes avait pris sens à l'intérieur d'un système social et culturel, d'un ensemble d'assignations de genre qu'il s'est souvent agi de transgresser ou de contourner.

Les fortes implications genrées, du point de vue idéologique, du conflit qui secoue l'Europe entre 1936 et 1949 ont été mises en évidence par des historiennes comme Karen Offen ou Christine Bard, en particulier

Daniella GAGLIANI *et al.*, « Donne guerra politica: esperienze e memorie della Resistenza », dossier des *Quaderni di Discipline Storiche*, n° 13, 2000 ; Dianella GAGLIANI (dir.), *Guerra, Resistenza, politica: storie di donne*, vol. 25, Aliberti, 2006.

9. Lydia SKLEVICKY, *Konji, žene, ratovi*, Zagreb, Ženska infoteka, 1996 ; Barbara JANCAR-WEBSTER, *Women and Revolution in Yugoslavia, 1941-1945*, Denver, Arden Press, 1990 ; Natascha VITTORELLI, « With or Without Gun. Staging Female Partisans in Socialist Yugoslavia », in Miranda JAKIŠA et Nikica GILIĆ (dir.), *Partisans in Yugoslavia. Literature, Film and Visual Culture*, Bielefeld, Transcript Verlag, 2015, p. 119-138.
10. Mary NASH, *Defying Male Civilization: Women in the Spanish Civil War*, Denver, Arden Press, 1995 (traduit en espagnol : *Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Temas de Hoy, 1999) ; Lisa LINES, *Milicianas. Women in Combat in the Spanish Civil War*, Plymouth, Lexington Books, 2012 ; Claudia CARRERO BLANCO, *Mujeres contra el franquismo: (Asturias 1937-1952): vida cotidiana, represión y resistencia*, Oviedo, KRK Ediciones, 2006 ; Odette MARTINEZ, « Témoignages de femmes des guerrillas antifranquistes (1939-1951) », *Revue critique internationale*, n° 49, p. 113-129 ; Mercedes YUSTA, *Madres Coraje contra Franco. La Unión de Mujeres Españolas en Francia, del antifascismo a la Guerra Fría (1941-1950)*, Madrid, Cátedra, coll. « Feminismos », 2009.
11. Tasoula VERVENIOTI, *La femme dans la résistance. L'entrée des femmes en politique*, Athènes, Éd. Odysseas, 1994 ; Janet Hart, *New Voices in the Nation: Women and the Greek Resistance, 1941-1964*, Ithaca, Cornell University Press, 1996 ; Margaret POULOS, *Arms and the Woman: Just Warriors and Greek Feminist Identity*, New York, Columbia University Press, 2009.
12. Ingrid STROBL, *Sag nie, du gehst den letzten Weg. Frauen im bewaffneten Widerstand gegen Faschismus und deutsche Besatzung, Frankfurt am Main, Fischer, 1989*. Traduction anglaise de Paul Sharkey : *Partisanas: Women in the Armed Resistance to Fascism and German Occupation (1936-1945)*, AK Press, 2008.

en conceptualisant le fascisme comme étant en partie une réaction antiféministe et homophobe face aux progrès expérimentés par la condition féminine et aux bouleversements de l'ordre de genre traditionnel dans de nombreux pays européens<sup>13</sup>. Dans un autre ordre d'idée, George L. Mosse a fait remarquer l'importance des reconfigurations de la masculinité pour comprendre le phénomène fasciste et nazi, ainsi que le rapport existant entre ces reconfigurations et une réaffirmation de l'identité nationale dans un sens « viril<sup>14</sup> ». Cette mise en avant de la virilité s'est par ailleurs accompagnée d'une idéologie familialiste qui figeait des représentations extrêmement stéréotypées de la masculinité et de la féminité. Les résistantes et résistants ont dû se positionner par rapport à ces nouvelles injonctions identitaires et appels au retour à un « ordre de genre » autoritaire prônés par les idéologies fascistes. En même temps, comme l'a montré entre autres Luc Capdevila, cette situation a rendu possibles des « jeux de genre » à travers lesquels des opposants, notamment des femmes, ont pu subvertir ces représentations pour en faire des armes de résistance, en particulier dans le cadre de mouvements considérés comme des formes de résistances civiles ou passives<sup>15</sup>. Ainsi, des mouvements protestataires typiquement féminins (comme les manifestations de ménagères dans la France occupée<sup>16</sup> ou l'Espagne franquiste) ont pu finir par prendre un sens politique et représenter une véritable menace pour le régime en place ou pour l'occupant. Un premier point à interroger concernerait donc le rapport, souvent ambigu, des individus résistants, hommes mais surtout femmes, à cet ordre de genre normatif, exacerbé par les régimes autoritaires auxquels ils et elles s'opposent, mais qui dépasse largement ce cadre idéologique pour finir souvent par imprégner les structures et pratiques de la résistance elle-même.

La Résistance à l'aune du genre doit aussi être analysée en rapport avec ce phénomène plus général à l'intérieur duquel elle prend souvent corps : la guerre. En effet, la plupart des mouvements de résistance étudiés dans ce livre se développent pendant les années de la Seconde Guerre mondiale, dont les conséquences en termes d'évolution des rapports de genre ont été étudiées par plusieurs historien-ne-s<sup>17</sup>. Or, la masculinisation de la résis-

13. Karen OFFEN, *Les féminismes en Europe, 1700-1950*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012 ; Christine BARD, « Les vaincues de l'an 40 », in *1939-1945 : Combats de femmes*, Paris, Éditions Autrement, 2001, p. 15-31.

14. Georges L. MOSSE, *L'image de l'homme : l'invention de la virilité moderne*, Paris, Abbeville, 1997.

15. Luc CAPDEVILA, « Résistance civile et jeux de genre », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 108-2 | 2001, mis en ligne le 20 juin 2003, consulté le 13 octobre 2012 [<http://abpo.revues.org/1737>].

16. Voir Jean-Marie GUILLON, « Les ménagères, du combat quotidien à la Résistance », in Patrick HARISMENDY et Luc CAPDEVILA (dir.), *L'engagement et l'émancipation. Ouvrage offert à Jacqueline Sainclivier*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 279-29 ; Paula SCHWARTZ, « La répression des femmes communistes (1940-1944) », in François ROUQUET et Danièle VOLDMAN (dir.), *Identités féminines et violences politiques (1936-1946)*, *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 31, octobre 1995.

17. Parmi les études les plus représentatives, Margaret R. HIGONNET et al. (dir.), *Behind the Lines: Gender and the Two World Wars*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1987 ; Joshua S. GOLDSTEIN, *War and Gender: How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge,

tance, de la guerre, des conflits en général, rend invisible ou, si l'on préfère, indétectable l'éventuelle participation des femmes en même temps qu'elle les enferme souvent dans un rôle de victimes. La guerre provoque une exacerbation des stéréotypes de genre, renvoyant les hommes à l'héroïsme viril et les femmes à une maternité sacrificielle, et en même temps le combat comporte une dimension profondément sexuelle, même érotique, dans la mesure où « les actes sexuels deviennent politiques [et qu'alors] la guerre elle-même est érotisée<sup>18</sup> ». Le corps féminin, en particulier, devient un enjeu dans la lutte : soit propriété à défendre, soit trophée à remporter, les viols de guerre devenant l'expression paroxystique de la sexualisation du conflit<sup>19</sup>. On peut imaginer que cette profonde sexualisation des enjeux guerriers met en difficulté la représentation même de la femme au combat, et que cela est vrai aussi en ce qui concerne les femmes résistantes. Car, la participation numériquement forte et visible des hommes dans les conflits armés et les mouvements de résistance suffit-elle à expliquer qu'il soit si difficile d'imaginer une femme résistante ou partisane ? Un certain « trouble dans le genre » se joue dans les représentations des femmes partisans ou guérilleras, qui impliquent souvent soit une masculinisation, soit une érotisation reprenant le mythe de la « vierge guerrière ».

La prééminence donnée dans les mémoires et même dans l'historiographie aux aspects de la résistance les plus spectaculaires, liés à la lutte armée, introduit quant à elle d'autres difficultés en ce qui concerne l'analyse genrée de la résistance, en particulier de la participation des femmes. Sans comporter une division sexuée aussi stricte des espaces que la guerre « classique », la « petite guerre » menée par les organisations de résistance partage souvent au moins partiellement une répartition par sexes des espaces et des tâches. Division qui ne va pas sans introduire une hiérarchisation de ces tâches selon ce que Margaret et Patrice Higonnet appelèrent la logique de la « double hélice », laquelle veut que l'importance sociale d'une activité ne soit pas déterminée par la nature de cette activité mais par la place qu'occupe le groupe social qui l'accomplit<sup>20</sup>. Dans notre cas, le fait qu'une tâche soit majoritairement accomplie par des femmes diminuerait ainsi sa valeur, qui parallèlement, par le jeu de la « double hélice », augmente si cette même tâche est accomplie par des hommes – le cas des agent-e-s

Cambridge University Press, 2003 ; Luc CAPDEVILA, François ROUQUET, Fabrice VIRGILI et Danièle VOLDMAN, *Sexes, genre et guerres : France, 1914-1945*, Paris, Payot, 2010. Voir aussi le n° 39 de la revue *Clio*, « Les lois genrées de la guerre », en particulier l'article de synthèse de l'historiographie sur la question de Françoise THÉBAUD, « Penser les guerres du xx<sup>e</sup> siècle à partir des femmes et du genre. Quarante ans d'historiographie », *Clio*, n° 39, 2014, p. 157-182.

18. Margaret R. HIGONNET et Patrice L.-R. HIGONNET : « The Double Helix », in Margaret RANDOLPH HIGONNET, Jane JENSON, Sonya MICHEL et Margaret COLLINS WEITZ (dir.), *Behind the Lines. Gender and the Two World War*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1987, p. 31-47, cit. p. 37. C'est nous qui traduisons.

19. Raphaëlle BRANCHE et Fabrice VIRGILI (dir.), *Viols en temps de guerre*, Paris, Payot, 2011.

20. Margaret R. HIGONNET et Patrice L.-R. HIGONNET : « The Double Helix », *op. cit.*, p. 34.

de liaison constituant un exemple éclatant. On peut s'interroger sur la façon dont les différents mouvements de résistance étudiés géraient cette répartition des tâches : comment les discours des organisations ont-ils structuré la participation des hommes et des femmes à la résistance ? Comment appelaient-elles à agir les uns et les autres ? Prônaient-elles une participation « sexuée » à la résistance ? Y a-t-il eu dans ces organisations un bouleversement des rapports de genre traditionnels, ou au contraire ont-elles conforté une « division du travail militant<sup>21</sup> » ?

Par ailleurs, qu'en est-il de la tendance des historiens eux-mêmes (ou elles-mêmes, les historiennes n'en étant pas exemptées) à lire les activités de femmes dans la résistance selon une grille fortement genrée, qui assimile les activités qu'elles exercent à des occupations traditionnellement féminines ? À moins que ce ne soit la grille de lecture proposée par les résistantes elles-mêmes ? Nous savons que des femmes ont participé à des actions armées dans les différents pays étudiés, mais ont-elles revendiqué ces actions ? Dans l'affirmative, comment et à quel degré ? Ce sont là des questions à fort enjeu dans la mesure où la pratique résistante numériquement dominante, celle consistant en une désobéissance civile, a été, pour le plus grand nombre et pendant la majeure partie de la clandestinité, conjointement et indissociablement, une affaire d'hommes et de femmes. Or, nous avons hérité d'un imaginaire fortement sexué qui campe le tableau d'une résistance organisée majoritairement masculine avec à l'arrière-plan une résistance féminine essentiellement passive, confinée quand elle est partie prenante de l'action à des tâches d'assistance, utiles, voire précieuses, mais tout bien pesé secondaires et subalternes. C'est cet imaginaire qu'il faut aussi questionner et cerner.

L'expérience de la Résistance elle-même a été génératrice de processus de construction identitaires, aussi bien au niveau individuel que collectif, et cela a concerné aussi, bien entendu, les identités de genre. Or, cette question n'a pas, à notre connaissance, fait l'objet de travaux spécifiques. Pourtant, il est fécond de s'interroger sur la façon dont la participation à des mouvements de résistance, en particulier dans des maquis, a façonné l'identité des jeunes garçons qui s'y engageaient : quels étaient les modèles de masculinité véhiculés à l'intérieur des groupes de résistance ? Comment l'identité du combattant était-elle perçue ? Était-il possible d'imaginer à l'intérieur de la résistance des masculinités non normatives ? Qu'en a-t-il été de l'homosexualité, masculine aussi bien que féminine d'ailleurs ? Y a-t-il eu un « système de genre » propre aux organisations ou à la culture politique antifascistes ? Comment les rapports de genre à l'intérieur de ces mouvements se concevaient-ils, y compris les éventuelles liaisons affectives

21. Voir Olivier FILLIEULE, « Travail militant, action collective et rapports de genre », in Olivier FILLIEULE et Patricia ROUX (dir.), *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 23-72.

et/ou sexuelles, toujours problématiques dans un contexte de clandestinité? Enfin, un dernier questionnement concernerait la façon dont la mémoire s'est élaborée relativement à cette thématique, une fois la paix recouvrée. Autrement dit, si l'on admet que l'action clandestine a configuré différemment – notablement ou si peu que ce soit, en fonction des jeux d'échelles – les rapports entre les sexes, comment cela s'est-il traduit et transmis dans les récits qui, l'expérience terminée, ont pris forme? Qu'en est-il resté? Le temps de paix permet-il de rendre compte d'une expérience aussi singulière que celle de l'action clandestine dans une société souterraine d'une manière qui ne soit pas altérée par ses représentations dominantes?

Les travaux réunis ici tentent d'apporter quelques réponses à ces questionnements multiples. Dans une première partie, « Penser le genre dans la Résistance », les contributions de Catherine Lacour-Astol et Laurent Douzou déploient les implications, d'un point de vue théorique et méthodologique, d'une réflexion genrée sur la Résistance. La deuxième partie, « Mémoires de femmes en résistance », s'intéresse plus spécifiquement aux récits de la résistance des femmes : Estelle Ceccarini explore le terrain mouvant des représentations fictionnelles des résistantes italiennes ; Odette Varon s'intéresse à l'organisation de la résistance des jeunes femmes grecques, en particulier des juives ; tandis que Gina Hermann analyse la mémoire des actes de résistance des femmes, en particulier des républicaines espagnoles, dans l'enfer des camps nazis. La troisième partie, « Expériences genrées de l'engagement résistant », aborde quant à elle la résistance à partir d'une analyse de genre : Mercedes Yusta explore les conséquences genrées de l'engagement résistant dans l'Espagne de Franco ; Tiphaine Catalan examine les différences de représentations entre des hommes et des femmes espagnol·e·s engagé·e·s dans la Résistance dans le Limousin français ; Jorge Marco analyse la participation des femmes à la résistance en Algérie pendant la Seconde Guerre mondiale et les difficultés de sa reconnaissance ultérieure ; dans sa contribution, Antonio Bechelloni contextualise la participation à la Résistance des femmes italiennes et son inscription dans l'écriture de l'histoire de la résistance en Italie. Enfin, la dernière partie analyse la contribution des femmes aux différentes formes de résistance en Yougoslavie, en France et en Grèce en les analysant en fonction de l'évolution des rapports de genre dans chaque contexte : ainsi, Jelena Batiniç retrace l'expérience de combat des milliers de partisan·e·s yougoslaves, traversée par des représentations et des expériences genrées oscillant entre tradition et modernité ; Anne Verdet reconstruit les expériences de résistance des femmes ordinaires dans le Lot, où des pratiques et des sensibilités traditionnelles doivent s'adapter à une situation radicalement nouvelle ; de son côté, Margaret Poulos part des expériences résistantes des femmes grecques pour analyser les nouvelles formes d'organisation des femmes communistes une fois la guerre finie.